

Cabelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres. Nouvelle-Orleans, La Louisiane.

Reçu au Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

Au N° de "La Camarde." Souvenir de Guerre. Le Roman de Chesnel. Les Trois Visages. La vie sentimentale. Ce fameux Prince Nani.... Les aventuriers. Oh! La "Marseillaise" (Monologue). Nos Récits, poésie. Cuisine. Le Cloen Rouge, feuilleton du dimanche. Mondanité, Chifons. L'actualité, etc., etc.

Le nationalisme canadien.

L'agitation politique provoquée au Canada par les grosses questions en discussion: la défense navale, la contribution loyaliste au Dominion à la protection militaire de la fédération de l'empire britannique, la préférence donnée en faveur de la métropole, tend actuellement à briser les cadres des vieux partis conservateur et libéral, et à en créer deux nouveaux: l'impérialiste et le nationaliste.

Le parti nationaliste oppose à l'impérialisme le principe de l'autonomie canadienne intangible et lui reproche de vouloir placer le Dominion sous la subordination directe des autorités impériales, en diminuant le droit absolu de contrôle de son Parlement sur la contribution de la colonie à la défense de l'empire.

Dans le nouveau classement des partis l'élément anglo-vaudois est au parti impérialiste et l'élément canadien français au parti nationaliste.

Ces jours derniers, une démonstration monstre des nationalistes a lieu à Ottawa, pour célébrer leur victoire de Drummond. Le meeting a adopté une résolution déclarant que l'élection de Drummond est un triomphe pour le principe de l'autonomie du Canada; il justifie l'attitude d'opposition des nationalistes contre le bill naval et montre que le peuple canadien veut être consulté avant d'être entraîné dans la politique du militarisme impérial.

La Reine Maria-Pia Au Palais de Caserte.

C'est en prosaïque et en mère de douleur que S. M. Maria-Pia, hier encore reine douairière de Portugal, rentre dans sa première patrie. Elle va demander au ciel de l'Italie la grâce et la douceur de la résignation et la paix de ses dernières années.

La reine a choisi pour résidence le palais de Caserte, jadis propriété des rois de Naples. Etrange destinée! La fille de Victor-Emmanuel entre prosaïque, en souvenir de sa première patrie, dans ce palais que son père arracha, avec leur royaume, à d'autres souverains!

Elle n'y sera pas isolée! De royales ombres habitent ce sépulchre de la monarchie napolitaine: Marie-Caroline, Murat, et ces derniers Bourbons que les armées de la jeune Italie chassèrent du domaine de leurs aïeux, et qui, en s'en allant vers l'exil, laissèrent au pays napolitain ce magnifique palais, œuvre de plusieurs générations princières, fidèles à leur origine française.

Le palais de Caserte, qui se dresse au milieu d'une plaine rousie encadrée de montagnes aux formes rudes, évoque le souvenir de Versailles. Cette ressemblance n'est point fortuite. Les splendeurs de la cour de son aïeul hantaient les rêves de Charles III, et son ambition était même de les surpasser.

Il avait obtenu du Souverain Pontife, Benoît XIV, qu'il lui cédât son architecture, le célèbre Vanvitelli, et il se mit en devoir d'imaginer avec lui un monument dont la magnificence effaçât celle du palais du Roi Soleil. En choisissant, pour l'édifier, l'emplacement de la Caserte actuelle, l'intention du roi était d'y transporter la capitale de son royaume. Naples était à la merci d'une surprise. Caserte, reculée entre deux montagnes, était, au contraire, facile à défendre. Ce projet gigantesque n'eut pas de suite, et le palais splendide demeure entouré d'une boue-garde sans caractère.

Ferdinand IV et Marie-Caroline y établirent leur résidence. Le souvenir de la reine vit encore dans le jardin anglais qui, près du parc à la française, déploie ses surprises autour du "bain de Vénus". Sous ce ciel bleu et chantant, la reine qui, d'après Napoléon Ier, était "le seul homme de son royaume", s'amusa cependant un jour à créer pour son "farniente" un cadre de grâce païenne, et sur ce sol de la Grande Grèce, convia l'Olympe même à lui faire sa cour.

Parmi les statues découvertes à Pompéi, à Nola, à Pestum, elle choisit les plus belles et leur éleva un temple. Elle creusa des voûtes dans les rochers, amena l'eau dans un large bassin, et la Nature, secondant les caprices de la souveraine, épanouit ses sourires et ses caresses sur l'édifice amoureux qui, toute blanche, émergeait des eaux.

reflet bleu des tentures. Ses flacons à parfums sont à l'abri dans la minuscule chiffonnière, et sous la même draperie étoilée d'or, le diuon circulaire entoure le petit guéridon où elle posait sa broderie.

Quelle mélancolie on respire dans ces galeries où dorment, oubliées, les images des princes et des princesses qui vécurent des jours troublés sous la sérénité du firmament napolitain, et qui s'en sont allés dans l'inconnu de la mort ou dans la nuit de l'exil!

On la ressent plus profondément, cette impression, devant une des collections les plus étranges que l'on ait jamais vues, dans les salles nues et vastes où, derrière des vitrines, des milliers de petits yeux fixent sur vous des regards sans vie, venus d'un monde irréel et lointain. Noirs et bleus, tristes ou gai, d'émail froid et brillant, ils appartiennent à un peuple de figurines et de poupées. Par centaines, voici des paysannes de tous les pays et dans tous les costumes. De l'Orient à l'Occident, de tous les points où le soleil verse sa lumière, elles ont apporté le chatiment de leurs couleurs et la diversité de leurs habitements. Dans une autre vitrine, de grandes dames étalent leurs tristes, le front incliné dans une attitude d'adoration. Des princesses orientales aux turbans chargés de perreries, aux cimeterres damasquinés d'or, remplissent une autre armoire, vitrée de leurs imposantes personnalités et de leurs suites bigarrées. Près de ces puissants de jadis, voici de pauvres diables, de ceux dont le travail et l'effort sont la vie de l'humanité: laboureurs des champs, pasteurs enlevés à la solitude des montagnes, pêcheurs arrachés aux périls, mais aussi au bercement du flot. Les plus bas échelons de la société humaine ont leurs représentants parmi ce peuple de cire et de bois peints: les mendiants en haillons et même les détresseurs de grands chemins, arrêtés dans le geste qui menace. D'une vitrine à l'autre, c'est vraiment l'humanité qui se déroule. Et voici ses demeures, du château-fort à la cahute de paille dressée à la hâte au temps des moissons, dans les champs de la Campanie. Et voici plus loin les animaux qui peuplent la terre: ceux que l'homme a asservis, depuis l'éléphant porteur du palanquin royal et le mouton baidet ployant sous le sac de farine, jusqu'aux hôtes féroces de la montagne, des bois et des rivières, les tigres de la jungle et les crocodiles, voisinant de paisibles troupeaux. Toute une ménagerie baroque et déconcertante. Voici les fruits de la terre et de la mer; la fleur des cimes inaccessibles, et les algues qui s'épanouissent entre les eaux....

Toutes ces choses sont rangées, étiquetées avec ordre, car ce sont point là des joujoux d'enfants: c'est la "Crèche" dressée, chaque année, dans le palais des rois de Naples.

Les Espagnols y avaient introduit cette coutume; et parmi les créches célèbres dont Noël illumine les flambeaux dans les domaines du roi d'Espagne, la plus fameuse était celle du palais napolitain.

On l'installait à Caserte, dans une salle immense dont la voûte et les murailles grises portaient encore des traces de couleurs et le dessin léger de paysages lointains.

Dans cet espace restreint, un artiste disposait le tableau de l'humanité sans en retrancher les souffrances ni les misères. Pas plus que dans la vie, le vœux n'y respectait le pèlerin qui, les yeux tournés vers le ciel, s'avançait, perdu dans son rêve. La Puissance et la Pauvreté allaient par les mêmes chemins. La Douleur et la Joie

suivaient la même Etoile. Tout venait aboutir à la grotte où dormait un enfant sous la projection d'un regard maternel et sous le clair rayon d'un nouvel astre. Tout, et aussi l'exil....

Le Cinématographe des Tunnels.

Le Nord-Sud est ouverte et, de plus en plus, l'homme circulera sur terre. Mais ce n'est point assez de l'y transporter, il faut l'y divertir. Un entrepreneur de cinématographes espère y réussir. Le principe de ces représentations a été jusqu'ici de faire passer rapidement des films devant un spectateur immobile. Mais il est évident qu'on peut aussi bien faire passer rapidement des spectateurs devant un film immobile. Ce passage le métro s'en charge. Il se charge même de toucher les contacts et d'allumer les lampes. Il ne reste qu'à coller les films sur les murs du tunnel. C'est un jeu.

Ce sera, je pense, la fin de toute littérature. Déjà une bonne partie du théâtre classique a été réduite en vues animées. Mais pour voir la pantomime Tartuffe ou le mimodrame Athalie, il faut encore aller s'asseoir devant un écran, dans une salle dont l'entrée coûte vingt sous. Pour que se déroulent à ses yeux les événements du jour, ou les dépêches sur les transparents, il faut prendre un peu de peine. Ici, rien de semblable. En allant à vos affaires, vous assisterez à l'entrée de Potodm. En gagnant votre office, vous serez témoin de la révolution de Lisbonne.

Vous serez non seulement amusé, mais merveilleusement instruit. Et vous serez instruit non seulement en histoire, mais en philosophie. Car si en allant vous voyez les faits se succéder dans l'ordre historique, au retour vous les verrez nécessairement dans l'ordre opposé: de Mailot à Vincennes, vous verrez un roi chassé de son palais et qui s'enfuit; mais de Vincennes à Mailot vous verrez, par une marche inverse, un roi qui au début aura quitté son palais, et qui à la fin s'y retrouvera. Si vos convictions vous interdisent l'un des deux spectacles, il vous restera la ressource de prendre une voiture.

Spectacle démoralisant, comme tout ce qui nous montre la versatilité des choses, mais bien consolant aussi. On verra les morts ressusciter, les convois funèbres revenir du cimetière à la maison mortuaire, les régiments de cavalerie charger à reculons. On verra un homme en lambeaux, barbouillé, hagard et pourvu, heurter à toute vitesse un tombereau de pierre, et cesser d'être blanc; renverser sur lui un sac de suite et cesser d'être noir; traverser une devanture et cesser d'être déchiré; jaillir hors de l'eau et cesser d'être mouillé. Ce sera une grande leçon de confiance, d'énergie et d'optimisme. Le mal précédera le bien, et à ce jeu les philosophes reconnaîtront que le monde est un cycle réversible, ce qui les délivrera d'une longue angoisse.

Nous avons enfin un moyen de ramonter le temps. Le seul connu jusqu'ici était marcher d'Est en Ouest plus vite que le soleil, c'est-à-dire à 465 mètres environ à la seconde ou à 30 kilomètres à la minute, ce qui n'est pas un train de fiacre. A cette allure, on commençait à gagner sur l'heure. Maintenant nous suivrons son fil ou nous l'affronterons sans effort. Nous avons donc des instruments qui jouent une sonate de Beethoven à l'envers, et changent les résolutions d'accords en préparations. On en dit l'effet intéressant.

ressant, mais non point très surprenant. Rien n'est très surprenant. Quand nous effaçons la ville et vénéralre catégorie du temps, l'univers restera tout pareil. Rien ne change la face du monde, sauf le nez de Cléopâtre, et encore ceci n'est-il pas sûr que les historiens nous assurent qu'Octave garda les yeux baissés devant cet appareil optique et qu'il ne daigna point le regarder. HENRY BIDOU.

Pensées de Sully-Prudhomme.

La "Revue bleue" publie deux chapitres inédits de Sully-Prudhomme qui traitent de sujets bien différents, l'un relatif à la propriété littéraire et artistique, l'autre à la physiologie de l'adultère. Celui-ci nous a paru d'un intérêt plus général; nous en tirons quelques pensées. "Les causes qui font naître l'amour ne sont pas celles qui le font durer. L'amour sans passion se rencontre bien plus chez les hommes que chez les femmes. J'appelle amour sans passion l'état d'un homme qui mourrait de chagrin s'il perdait sa femme, mais qui n'éprouve jamais le besoin de la courtiser un peu. La violence du désir est éphémère; la tendresse, qui est la passion des femmes, ne porte point en soi des causes de décadence; on a souvent le désir, jamais la tendresse. — La passion réside rarement à une longue analyse de la personne aimée, car on n'épouse jamais qu'une apparence. La cour n'a été qu'un échange de promesses qui ne pouvaient être tenues dans l'avenir que par une contenance d'esprit impraticable. Aucun mariage ne devrait être conclu avant que les fiancés eussent l'un et l'autre épuisé leur mesure de feinte. L'amour chez la femme se soutient par l'admiration. Elle admire moins le talent d'un homme que son caractère: un air résolu la séduira toujours plus qu'un air réchéri. La femme est vaillante, la vaillance et la livrée de la vaillance lui plaisent; c'est pourquoi elle aime les militaires. On objectera sa faiblesse pour les artistes; les artistes la captivent beaucoup plus par l'indépendance et la fantaisie de leurs allures que par le mérite de leurs œuvres auxquelles la plupart n'entendent rien. — Une femme s'habitue mieux aux vices qu'aux travers. Les vices se gagnent, non les travers, car les vices ont un attrait dans le plaisir, tandis que les travers ne sont que ridicules et tyranniques. — Il y a dans beaucoup de femmes quelque chose du monstre de phénomènes".

WINTER GARDEN.

Il y a toujours toute sa Jardin d'Hiver pour applaudir le très bon programme de vaudeville donné cette semaine et les excellents artistes qui l'exécutent. Dimanche, changement de programme. Au nombre des principaux artistes qui paraissent au programme de cette semaine, il convient de citer les Brachard, deux équilibristes et athlètes d'une adresse vraiment remarquable et Wilson et Lenore, deux très bons chanteurs, qui sont applaudis à chaque représentation.

Revue des Deux Mondes

35, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1910.

I.—Albert Vandal, par M. le marquis de Ségur, de l'Académie française. II.—La Madone qui Pleure, par M. Gilbert Augustin-Thierry. III.—Voltaire, deuxième partie. — Les Poètes et le Théâtre de Voltaire, par Ferdinand Brunetière. IV.—Les Masques et les Visages. — Portraits de Florentines, le long de la Seine et de l'Arno.—XVIIe siècle, par M. Robert de la Sizeranne. V.—Les Comédiens et la Société Polie, par M. Victor du Bied. VI.—François-Louis de Bourbon Conti, et sa candidature au trône de Pologne (1696-1697), par M. le général de Péage. VII.—Un Témoin de la pensée européenne dans la seconde moitié du XIXe siècle.—Lettres et documents inédits, par M. Victor Giraud. VIII.—Revue Etrangère. — Un nouveau roman de mœurs berlinoises, par M. T. de Wyzewa. IX.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française. X.—Bulletin Bibliographique.

THEATRES.

ORPHEUM. Beaucoup de monde à l'Orpheum en matinée et le soir, pour applaudir les divers artistes qui exécutent l'un des meilleurs programmes de la saison. Chaque numéro est de plus plus attrayant comme c'est toujours le cas à l'Orpheum.

TULANE.

Les deux dernières représentations de "Becky Sharp" seront données aujourd'hui au Tulane par Mme Fiske et sa troupe. Dimanche soir, première de "A Fool there was".

CRESCENT.

"Metz in Ireland", qui jouent avec un entrain extraordinaire Al. H. Wilson et sa troupe, continue à faire salle comble au Crescent. Cette pièce est donnée en matinée aujourd'hui.

L'Athénée Louisianais.

La réunion mensuelle des membres de l'Athénée Louisianais a été tenue hier soir sous la présidence du Professeur Aloé Fortier. Plusieurs dames et messieurs se trouvaient réunis dans la salle pour faire accueil à la conférencière, Mme L. Augustin Fortier. Mme Fortier, dont le talent est bien connu des habitués de l'Athénée, avait choisi comme sujet: "Les grands artistes français", et inutile d'ajouter que cette causerie a été des plus intéressantes.

OPERA FRANÇAIS

Mardi la troupe de grand opéra que vient de nous présenter M. Lavoile a fait un brillant début et obtenu un magnifique succès. C'était le premier, ce ne sera pas le dernier. Nous en aurons la preuve ce soir même. C'est aujourd'hui le tour de Faust, un des plus purs chefs-d'œuvre de l'école française qui à lui seul suffirait à assurer la gloire et la fortune d'un compositeur. Au commencement de la semaine la direction avait annoncé Sigurd pour la représentation de samedi, mais par suite d'une indisposition subite de M. le Scailly, il a fallu changer l'affiche, et M. Lavoile a décidé de donner Faust. Les habitués de l'Opéra ne s'en plaindront pas, car la distribution des rôles comprend toutes les grandes voix de la troupe et n'est pas osée de prédire une exécution irréprochable de cet opéra, l'un des préférés du public néo-orléansais. Voici la distribution: Faust—M. Fontaine; Méphisto—M. Hobery; Valentin—M. Moore; Marguerite—Mlle Donaldson; Sebille—Mlle Cortez; Dame Marthe—Mme Mea. Il y aura ce soir foule au théâtre de la rue Bourbon, on n'en saurait douter. Demain, dimanche, il y aura deux grandes représentations. En matinée à une heure, deuxième de Manon. Le soir à huit heures la Mascotte pour les débuts de la troupe d'opérette.

Testament de James Connors.

Le testament de feu James Connors a été homologué hier à la cour civile de district. Par ce document daté du 29 avril 1908, le défunt légua à son fils William Connors, une maison 722 rue Espagne, son commerce de glace, des actions et une somme d'argent. Il légua à son autre fils Maurice Connors une maison double à l'angle des rues Espagne et Royale, une maison située rue Port, entre Dauphine et Bourgogne et une somme de 500 dollars. A sa fille Katie Connors il légua une maison à deux étages à l'angle des rues Champagne, Elysées et Marais et une maison avenue St-Roch, entre Hemptart et St-Claude. Le Rév. Père Harahan est nommé exécuteur testamentaire et une somme de 100 dollars lui est léguée pour dire des messes pour le repos de l'âme du défunt.

ACCIDENT.

Jules Lecognoir, un aide-mécanicien du vapeur "Guatemala" qui travaillait à des réparations dans la chambre des machines de ce navire à eu la main écrasée, hier matin, entre deux pièces de fer. Il a été transporté d'urgence à l'Hôpital où les chirurgiens ont jugé nécessaire l'amputation de quatre doigts.

L'ABELLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 l'an ou \$3.00 le mois; \$3.00 l'année. Pour la Merique, le Canada et l'Etranger port compris: \$18.00 l'an ou \$4.50 le mois; \$4.50 l'année.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 l'an ou \$1.00 le mois; \$1.00 l'année. Pour la Merique, le Canada et l'Etranger port compris: \$3.00 l'an ou \$1.50 le mois; \$1.50 l'année.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans celle de l'édition hebdomadaire, ne se vend pas séparément. Les personnes qui veulent s'abonner doivent adresser au marchand.

Les agents peuvent faire leurs commandes par MANDAT-POSTAL, ou par TRAITE SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE— L'ABELLE DE LA N. O.

No 76 Commencé le 20 août 1910

Les Amants de la Frontière GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY

TROISIEME PARTIE

A la Caserne Allemande

VI

UN COMLOT A LA CASERNE.

(Suite)

—Je n'ai rien de commun avec toi.... Rage-toi.... oh l'appelle des hommes.... Tu auras

beau faire, c'est moi qui te le dis, tu gèteras de la forteresse.... Renaud se rangea le long du mur, afin de n'avoir pas l'air d'être en révolte.

Mais il reprit: —Monsieur le sous-officier, les choses que j'ai à vous confier sont graves....

—Garde-les pour toi, chens-pas. —Pant être vous repentirez-vous, mais trop tard, de n'avoir pas voulu m'entendre.

—Ah! ah! tu menses?... Allons, die! tu menses?... —Non.... mais mon devoir est de vous avertir de ce qui se passe....

—Je ne crains rien. Je suis le maître de mes hommes. Tu as été me moucharder auprès du capitaine. Je le sais. Tu t'en repentiras. Tu as oraché en l'air pour que ça retombe sur toi.

—Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il ne s'agit point du capitaine....

—Espèce de lâche, tu fais tes coups en sourdine.... —Passez vous ne voulez pas m'écouter, je ne dirai qu'un mot pour soulager ma conscience, s'il se peut, s'il vous arrive malheur, je n'ai point de reproche à me faire.

—Diras tu encore que tu ne menses pas?... Et Schade fit brusquement deux pas vers l'entrée de la caserne.

Dans la cour, des hommes de

l'escouade, qui rentraient de corvée, s'approchaient.

Renaud les reconnut, au moment où ils passaient sous le boeuf de gaz.

Parmi eux, il y avait Spiess et Landeberg.

Encore quelques secondes et il serait trop tard pour parler.

Alors, rapidement: —Monsieur le sous-officier, je n'ai pas l'intention de vous menacer.... Malgré vos torts envers moi, qui sont grands, je tiens simplement à vous dire qu'un danger est suspendu sur votre tête....

—Donc, prenez garde, et si vous voulez suivre le conseil d'un homme qui vous aime, mais qui est un honnête homme, vous ne sortirez pas demain, dimanche, comme vous avez l'habitude de le faire....

—De quel de mêles-tu? Voilà que tu essayes de m'effrayer, poussière de vermine!

Et furieux, Schade prit Renaud par le col de son bourgeon, le secoua et le repoussa.

Les hommes de l'escouade arrivèrent.

En passant devant Renaud, Spiess et Landeberg hanchèrent les épaules.

Où voulait dire clairement: —Tu as essayé de le prévenir et il n'a pas daigné l'entendre.... Laisse-les donc faire....

Renaud soupira. Il avait fait tout ce qui dépendait de lui. Si, d'ici au lendemain, Schade ne faisait pas de lui-même une ten-

tative pour avoir l'explication de ce que Renaud avait voulu lui dire, c'est que sa destinée était prévue.

Le lendemain dimanche, il n'aperçut point Schade dans la matinée. Après midi, un sous-officier de service vint les prendre et les promena dans la ville.

Quand on entra, le soir, à la caserne, Schade resta invisible. Il était parti, comme d'habitude, à son rendez-vous.

—C'était ce inaccoutance du danger!

On plâtra, n'était-ce pas obstination de brute à ne pas croire, de brute orgueilleuse!

Connaissant Schade, Renaud penchait plutôt pour la dernière hypothèse.

Spiess et Landeberg ne lui adressèrent pas la parole.

Ils se contentèrent, pendant toute cette journée, de le regarder avec un sourire ironique.

De reste, ils étaient d'un calme étrange.

On n'eût pas dit qu'ils se préparaient pour le soir, à cette aventure criminelle.

Les hommes, complices par leur silence, manifestaient la même indifférente impassibilité.

C'était ce même soir de dimanche que Pervenche et Renaud devaient s'enfermer. Un instant, Renaud fut frappé de cette coïncidence. Il s'en inquiéta. Si leur projet venait à échouer? S'ils étaient obligés de rentrer à la caserne? Et si l'on s'était aperçu

de leur tentative? N'allaient-ils pas être soupçonnés d'avoir participé à l'attentat dont Schade allait être victime?

Mais il était trop tard pour reculer. Josette et Lina les attendaient. Tout était prêt pour le départ. Et les précautions prises étaient si minutieuses qu'il leur semblait bien n'avoir pas laissé beaucoup de chances à un insuccès possible.

Ils résolurent de passer outre. Il n'avait fait part de leur projet à personne, pas même à Gottlieb.

Spiess et Landeberg sortirent ouvertement, un peu avant le dîner.

Ils avaient fini par obtenir la permission de minuit en alléguant que, pendant les fêtes de Noël, ils ne bénéficieraient pas de congés que l'on donne facilement, à cette époque, dans l'armée allemande.

Lilienthal avait fait droit à leur requête.

Ils étaient donc tranquilles de ce côté et ils passèrent leur soirée à se créer un alibi pour le cas où les soupçons, à leur retour, les attendraient. C'étaient deux gailiards, rasés et andalous, jamais à court d'inventions.

Quant à Renaud et à Pervenche, ils s'assuraient le mur.

A deux, l'un aidant l'autre, l'escalade était des plus simples. Ils n'avaient pas toutefois sans savoir que des rondes fréquentes, irrégulières, avaient lieu de

de leur tentative? N'allaient-ils pas être soupçonnés d'avoir participé à l'attentat dont Schade allait être victime?

Mais il était trop tard pour reculer. Josette et Lina les attendaient. Tout était prêt pour le départ. Et les précautions prises étaient si minutieuses qu'il leur semblait bien n'avoir pas laissé beaucoup de chances à un insuccès possible.

Ils résolurent de passer outre. Il n'avait fait part de leur projet à personne, pas même à Gottlieb.

Spiess et Landeberg sortirent ouvertement, un peu avant le dîner.

Ils avaient fini par obtenir la permission de minuit en alléguant que, pendant les fêtes de Noël, ils ne bénéficieraient pas de congés que l'on donne facilement, à cette époque, dans l'armée allemande.

Lilienthal avait fait droit à leur requête.

Ils étaient donc tranquilles de ce côté et ils passèrent leur soirée à se créer un alibi pour le cas où les soupçons, à leur retour, les attendraient. C'étaient deux gailiards, rasés et andalous, jamais à court d'inventions.

Quant à Renaud et à Pervenche, ils s'assuraient le mur.

A deux, l'un aidant l'autre, l'escalade était des plus simples. Ils n'avaient pas toutefois sans savoir que des rondes fréquentes, irrégulières, avaient lieu de

de leur tentative? N'allaient-ils pas être soupçonnés d'avoir participé à l'attentat dont Schade allait être victime?

Mais il était trop tard pour reculer. Josette et Lina les attendaient. Tout était prêt pour le départ. Et les précautions prises étaient si minutieuses qu'il leur semblait bien n'avoir pas laissé beaucoup de chances à un insuccès possible.

Ils résolurent de passer outre. Il n'avait fait part de leur projet à personne, pas même à Gottlieb.

Spiess et Landeberg sortirent ouvertement, un peu avant le dîner.

de neige — car la neige tombait tous les jours — arriva jusqu'à leurs oreilles.

C'était une patrouille qui rentrait au poste de police.

—Bon! dit Pervenche.... Elle ne ressortira pas maintenant.... Filons!

La nuit était sombre, mais la cour était éclairée par le gaz, de place en place.

Renaud s'engagea le premier le long du mur, jusqu'à ce qu'il eût tourné l'angle des bâtiments et ne fût plus en vue du corps de garde.

An bout d'un instant, Pervenche l'imita, se baissant, rasant les murailles, franchissant en quelques bonds les traînées de lumière blanche qui tremblotaient sur la neige.

Près de Renaud, il se colla le dos au mur, joignit les mains sur son ventre, les doigts liés. Renaud mit un pied sur les mains de son ami, puis sur l'épaule, atteignant le faite, s'y cramponna, y grimpa par la force des poignets.

Là, il se coucha, tendit la main à son tour à Pervenche et l'enleva.

Ils sautèrent et aussitôt prirent leur course dans la direction de la Moselle.

Aucun obstacle. Aucune rencontre. Décidément, la chance était pour eux.

Et tout en courant, Pervenche murmura:

—C'est-y Dieu possible qu'on va s'en aller? et qu'on va revolt